

Séance du 24 avril 2023

## Une revue littéraire dans le Montpellier des années 1920, *L'Âne d'or*

Rémy CABRILLAC

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

---

### MOTS CLEFS

Littérature, Revues littéraires, Montpellier, Valéry Larbaud, André Gide, Paul Valéry, Max Jacob

### RÉSUMÉ

La revue littéraire *L'Âne d'or* a été lancée en 1922 à Montpellier, dans un contexte national de bouleversement des genres littéraires. Elle publie des récits ou des nouvelles et surtout des critiques d'œuvres littéraires. Si la plupart des écrivains de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ont vu au moins une de leurs œuvres évoquée dans la revue, celle-ci est aussi ouverte à la littérature étrangère. Plusieurs écrivains liés à la région ont entretenu des liens privilégiés avec la revue, comme Gide ou Valéry. La revue a également publié des inédits, comme *Septimanie*, de Valéry Larbaud, ou un conte de Max Jacob. Après avoir joué un rôle important dans le Montpellier culturel de l'époque, elle disparaîtra en 1926.

---

Montpellier tête en l'air : l'invitation à flâner dans les rues du Clapas en levant les yeux pour découvrir détails architecturaux ou simples curiosités avait été lancée par Patrick Boulet, dans un beau livre portant ce titre et paru en 1985<sup>1</sup>.

Le passant trop pressé qui arpente la rue de la Carbonnerie négligera sans doute de lever les yeux pour remarquer, au coin de celle-ci avec la rue de l'Aiguillerie, au numéro 35, de l'autre côté de l'hôtel de la Société royale des sciences, qui a hébergé un temps notre compagnie, une mosaïque au fond vert représentant un buste d'âne doré, souriant devant un livre aux caractères indéchiffrables ouvert devant lui.

Dans ce qui est aujourd'hui un magasin de jouets artisanaux, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin des années 1970<sup>2</sup>, une librairie généraliste a prospéré, avant que la concurrence de plus grandes enseignes n'entraîne sa fermeture.

---

<sup>1</sup> Éditions Sauramps. Un nouvel ouvrage du même auteur, *Montpellier toujours tête en l'air* est paru en 1995 (éd. Sauramps)..

<sup>2</sup> Dans son ouvrage *Regards nouveaux sur le vieux Montpellier* (imp. Dehan, Montpellier, 1975), l'historien Jacques Fabre de Morlhon présente une photo de l'hôtel de la Société royale des sciences datant du mitan des années 1970, où figure encore la librairie. Celle-ci a précisément fermé en 1970.

C'est à cet endroit, en lien avec cette librairie, qu'est née en 1922 *L'Âne d'or*, une revue littéraire éphémère qui n'a duré que quatre ans mais a marqué la vie littéraire montpelliéraine de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Montpellier, ville universitaire, a toujours constitué un lieu de bouillonnement intellectuel, d'échanges et de rencontres depuis ses origines au début du Moyen Âge. Rien d'étonnant donc à ce que de tout temps y naissent et fleurissent des revues littéraires, celles-ci continuant à prospérer dans notre ville en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle.

Plusieurs revues se sont ainsi développées à Montpellier au début du XX<sup>e</sup> siècle.

La revue *Pan* y a été créée au tout début du siècle, le numéro 4 par exemple, daté de juillet-août 1908, contenant *Des villes sur trois modes*, poème composé en 1906 par Alexis Saint-Léger, le futur Saint-John Perse<sup>3</sup>.

La revue *Les amitiés languedociennes*, qui regroupe notamment des articles de Jean Camp, Henri Chabrol, Mario-Paul Bringuier, revue à laquelle Jean Cocteau donnera un poème *Cri écrit*<sup>4</sup>, sera diffusée quelques années plus tard.

Mais l'émergence de *L'Âne d'or* s'inscrit dans le contexte culturel national de l'époque. Les immenses bouleversements sociaux et humains entraînés par la Grande guerre ont fait ressentir leurs secousses jusque dans le monde de la littérature<sup>5</sup>.

Les années 1920 constituent en France une intense période d'effervescence littéraire, comme pour mieux conjurer les horreurs des combats et rompre avec les mouvements intellectuels de l'ancien monde, réalisme ou symbolisme du XIX<sup>e</sup> siècle qui n'en finissent pas de s'éterniser jusqu'en 1914.

Les années folles lancent le goût du désinvolte, du bizarre et de l'inédit, terreau sur lequel prospère le surréalisme. Le langage et même la pensée sont malmenés pour tenter de retrouver derrière les conventions une authenticité nouvelle. Si de telles évolutions bouleversent la poésie ou le théâtre, les autres genres littéraires ne restent pas à l'écart et les années de l'entre-deux guerres voient s'élaborer les bases du roman moderne.

Le milieu littéraire français, sur lequel sont rivés les yeux du monde entier, semble en pleine ébullition, favorisant l'éclosion de très nombreuses revues. La *Nouvelle Revue Française*, si elle a été fondée en 1908, cesse de paraître durant la Première Guerre mondiale et se développe surtout à partir de 1919, lorsque Gaston Gallimard en confie la direction à Jacques Rivière. La revue *Europe* est créée en 1923 et jusqu'en 1939 abordera, à travers la critique de romans, les problèmes philosophiques, politiques et esthétiques qui ont agité l'entre-deux guerres.

Dans notre ville, paraît en 1917 *La lanterne de Diogène*, organe bimensuel des étudiants de Montpellier, créée par Paul Arnaud, dont la tonalité est clairement affichée : « Nous sommes un journal d'étudiants. Nos collaborateurs sont les uns mobilisés, les autres sur le point de l'être... Nous ne parlons pas de la guerre, et c'est par pudeur... ce que nous voulons, c'est conserver les vieilles traditions écolières, traditions de rire franc et de saine gaieté »<sup>6</sup>.

Sous des pseudonymes, y écrivent la plupart des futurs fondateurs de *L'Âne d'or*<sup>7</sup>.

*La lanterne de Diogène*, inspirée par un esprit potache, multiplie les pastiches plus que les critiques littéraires, demeurant encore marquée par la mentalité

<sup>3</sup> *Montpellier mille ans de littérature*, éd. Entailles, 1985, p. 77.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Cf. P. Arnaud, « La littérature et la société d'après-guerre », *L'Âne d'or*, mai 1924, p. 526.

<sup>6</sup> <http://bibliophilelanguedocien.blogspot.com> (Article consacré à *La lanterne de Diogène*).

<sup>7</sup> Maurice Chauvet, Eugène Causse, Robert Castagné.

estudiantine de ses fondateurs. La revue restera dans l'Histoire pour avoir publié, dans un exemplaire de décembre 1919, un dessin de Jean Moulin (signé JM), qui était alors étudiant à la Faculté de droit de Montpellier, illustration des qualités de caricaturiste et dessinateur du futur président du Conseil National de la Résistance.

C'est dans ce contexte que le 13 janvier 1922, six amis nés dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, sortant juste de leur vie étudiante et partageant le goût de la littérature, se lancent dans l'aventure de la création de *L'Âne d'or* :

Paul Arnaud, avocat, prématurément décédé en 1924 à 24 ans<sup>8</sup>, en hommage de qui *L'Âne d'or* publiera des *Mélanges*, rassemblant ses différentes œuvres littéraires<sup>9</sup>.

Mon grand-père, Henry Cabrillac, qui vient juste de devenir avocat, avant de rédiger une thèse qui lui ouvrira les portes de l'agrégation et du professorat à la Faculté de droit de Montpellier où il enseignera durant de nombreuses années, tournant sa plume vers la rédaction d'ouvrages de droit commercial, devenant membre de notre compagnie.

Maurice Chauvet, avocat, futur bâtonnier du barreau de Montpellier, également membre de notre compagnie, qui sera l'auteur de très nombreux ouvrages historiques et littéraires sur le Languedoc, habités d'un souffle lyrique traduisant un attachement viscéral à notre région, en particulier *Tendre Atlas, pays d'oc*, paru en 1952, *Aux couleurs du Languedoc* publié en 1958 ou *Le Languedoc méditerranéen*, paru en 1971. Dans *Le plaisant voyage occitan*, depuis la promenade du Peyrou, il évoque ce pays de Montpellier qui lui est si cher : « la jolie unité géographique et historique que l'on embrasse d'un seul coup d'œil des terrasses du Château-d'Eau et, mieux encore de l'une de ces collines qui paraissent enclorre cet espace aéré qui, au sud, s'ouvre sur l'horizon marin »<sup>10</sup>.

- Robert Castagné, médecin, père d'André Castagné, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, poète et dessinateur de talent, figure incontournable du Montpellier du dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle.
- Eugène Causse, imprimeur, qui fournira la logistique permettant la publication et la diffusion de la revue, membre de notre compagnie. Il se consacrera par la suite au journalisme, fondant *La journée vinicole* ou plus tard *Monspeliensis Hippocrates*, revue médico-historique montpelliéraine.
- André Vialles, médecin, qui mourra prématurément en 1927. Le marquis de Baroncelli, figure mythique s'il en est de la Camargue, publiera à titre posthume en 1929 son ouvrage *Imagerie de Camargue*<sup>11</sup>, l'accompagnant d'un élogieux et amical poème : « André, bon chevalier de l'auguste comtesse/ Le salut des gardians je voudrais en lettres d'or/ L'écrire ici pour toi : car leur foi douce et rude/ A déposé ton souvenir sur l'autel de Saint-Georges »<sup>12</sup>.

Les fondateurs de la revue y écrivent naturellement, rédigeant soit des fictions personnelles, soit des critiques, au début sous un pseudonyme<sup>13</sup>, puis sous leur véritable identité à partir du numéro double 9 et 10, de juin 1922.

<sup>8</sup> Voir son éloge dans la revue, mai 1924, p. 516, par Henry Cabrillac.

<sup>9</sup> Paul Arnaud, *Mélanges*, *L'Âne d'or* éd., 30 mars 1925.

<sup>10</sup> Imprimerie Causse, Graille et Castelnaud, Montpellier, 1962, p. 77. Pour une belle évocation de Maurice Chauvet et de son attachement aux paysages languedociens, cf. J. Balp, « Une terre, une écriture », *In Colloque des 21/22 nov. 2013, Les paysages dans les arts et la littérature*, Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier, 2015, p. 114.

<sup>11</sup> Imprimerie Ducros et Colas, 1929.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>13</sup> Chrysis pour Henry Cabrillac ; Dick pour Maurice Chauvet ; Nicole pour Robert Castagné ; Ménélas pour André Vialles.

À ce noyau dur des fondateurs s'ajoutera une constellation de contributeurs, dont l'évocation permet une promenade dans l'histoire culturelle régionale, voire même l'histoire littéraire nationale. Ainsi, ont, entre autres, signé des articles dans la revue :

- Paul Duplessis de Pouzilhac, qui avait fondé en 1907 *L'écho des étudiants*, médecin, initiateur de la *Revue d'Art Septimanie* dans laquelle il accueillera beaucoup d'artistes régionaux, membre de notre compagnie.
- Pierre Grasset, également membre de notre compagnie, qui écrira plusieurs romans souvent publiés à la maison d'édition de son frère Bernard, dont certains feront l'objet de critiques dans la revue. On peut notamment citer : *Le cœur et la guerre*, *Le Don Juan bourgeois* ou *Le torrent dans la ville*.
- Achille Maffre-Baugé, poète et félibre, auteur d'essais et de romans, conférencier à la faconde méditerranéenne qui en faisait un invité de banquet particulièrement recherché.
- Georges Izard, avocat, futur fondateur de la revue *Esprit* en 1932, député radical, élu à l'Académie française en 1971.
- Jean Soulairol, poète biterrois prolifique, d'inspiration catholique.
- Louis-Jacques Tomas, historien qui a consacré à Montpellier de très nombreux ouvrages, membre de notre compagnie.

La revue, de parution mensuelle, comptera 24 numéros en 1922, 12 en 1923, 9 livraisons non numérotées en 1924, 6 non numérotées en 1925 et 2 en 1926. Publiée initialement en format 620 mm × 320 mm, elle évolue rapidement vers un format in quarto 250 mm × 165 mm, une couverture de couleur bistre orangée annonçant le sommaire (Figure 1).

*L'Âne d'or* a son siège social chez Eugène Causse, 12 rue Dom Vaissette puis 19 avenue de Toulouse, et les abonnements peuvent être souscrits à la librairie *L'âne d'or*, 33 rue de l'Aiguillerie. Elle est imprimée à l'origine chez Firmin Montagne, imprimerie incontournable à Montpellier depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, puis à l'imprimerie de l'Économiste.

La revue porte comme sous-titre « Revue littéraire mensuelle » ou « Revue critique mensuelle », ce qui traduit son objectif : publier des récits ou nouvelles et des critiques d'œuvres littéraires venant de paraître.

La revue s'inscrit ainsi dans le droit fil des revues littéraires parisiennes ou provinciales diffusées à l'époque. En effet, les numéros de la revue sont divisés en quatre rubriques, précédées par un éditorial.

La première, sans titre, rassemble des récits, des nouvelles ou des pastiches, plus rarement des poèmes.

La deuxième est consacrée à la chronique théâtrale, comptes rendus de pièces jouées pour l'essentiel à Paris.

La troisième, la « revue des livres », rassemble les critiques littéraires des dernières parutions nationales, romans surtout, mais aussi essais. Elle accorde ainsi une place importante aux controverses suscitées par des articles ou tribunes parus dans d'autres revues françaises, *L'Âne d'or* entretenant de nombreuses et amicales relations avec ses conseurs parisiennes ou provinciales. À travers cette rubrique critique, la revue participera aux grandes controverses intellectuelles de l'époque.

Enfin, la « revue des revues » signale les articles marquants parus dans différentes revues littéraires.

La présentation de la revue et sa typographie sont extrêmement soignées.

Les textes sont agrémentés de gravures de Jean Millau, qui deviendra héros de la Résistance, co-fondateur de la revue *Arts de France*, à la Libération, ou de Gabriel Couderc, peintre rattaché au groupe Frédéric-Bazille puis à l'École de peinture Sète-

Montpellier, dans le sillage de François Desnoyer. Gaston Poulain, historien d'art, auteur de livres consacrés à Frédéric Bazille ou à Paul Valéry, sera responsable de vignettes non signées dans plusieurs numéros de la revue.

Le titre choisi pour la revue, *L'Âne d'or* est emprunté au roman éponyme d'Apulée, qui porte également pour titre *Les métamorphoses*, en hommage à l'œuvre du poète Ovide.

Dans cette œuvre du II<sup>e</sup> siècle, Apulée narre les mésaventures de Lucius, que sa maîtresse Photis a transformé en âne, pour tenter de retrouver forme humaine. Conçu comme un divertissement non dépourvu de visées didactiques, le roman d'Apulée promène le lecteur dans plusieurs histoires qui s'enchaînent, dont la plus connue est sans doute celle d'Amour et Psyché, qui allait largement contribuer à la renommée de l'œuvre.

La revue emprunte encore à l'œuvre d'Apulée une phrase placée en exergue : « Mais moi, je fus insensible à toute pitié, et d'une ruade, je l'étendis net sur le carreau »<sup>14</sup>. L'image apparaît forte et explicite, *L'Âne d'or* entend ruer contre la sottise, pour mieux défendre les débats d'idées, les échanges intellectuels solidement argumentés.

Ainsi apparaît clairement l'indépendance d'esprit qui anime ses fondateurs. Si ceux-ci s'inscrivent plutôt, par leurs origines sociales, dans une mouvance conservatrice, sensible à l'influence barrésienne, la plupart faisant partie de la bourgeoisie viticole du département, étant propriétaires terriens tout en se lançant en parallèle dans un autre métier, la revue s'ouvre largement aux différents courants littéraires de l'époque, à des auteurs aux sensibilités très variés. Comme on a pu justement l'écrire, elle constitue « une véritable revue littéraire à mi-chemin entre les audaces des avant-gardistes et le conservatisme des arrière-gardes »<sup>15</sup>.

Ouverte à toute nouveauté marquée de l'empreinte du talent, *L'Âne d'or* se refuse à encenser l'originalité pour elle-même, dès lors qu'elle en serait dépourvue<sup>16</sup>. Dans l'éternelle querelle des Anciens et des Modernes qui hante les années 1920, la Revue refuse de prendre parti<sup>17</sup>.

Le 12 octobre 1924 meurt Anatole France, prix Nobel de littérature, académicien, gloire littéraire incontestable de l'époque. Le 17 octobre sont célébrées ses funérailles devant un immense public que la mort d'un écrivain n'avait pas rassemblé depuis celles de Victor Hugo. Cet unanimité est brutalement rompu par un tract virulent des surréalistes diffusé le 18 octobre « Un cadavre », dans lequel six auteurs, dont Joseph Delteil<sup>18</sup>, s'en prennent violemment à l'écrivain. André Breton écrit notamment : « Avec France, c'est un peu de la servilité humaine qui s'en va... Il ne faut plus que, mort, cet homme fasse de la poussière », alors qu'Aragon traite Anatole France « d'exécration hystérique de l'esprit ». Le scandale est immense, le monde littéraire est en ébullition. *L'Âne d'or* reste sagement en dehors de la querelle.

Un des fondateurs l'expose clairement, dans un article intitulé « Contre la fanatisme ou les bienfaits de la province » : « Surréalisme, néoclassicisme, unanimité, etc., etc., nous désirons connaître et comprendre toutes ces suggestions ; mais, nous ne voulons pas non plus nous arrêter à l'une d'elles et nous y fixer. Ce serait retreindre singulièrement notre personnalité. Nous ne croyons pas, en littérature, à une

<sup>14</sup> *L'Âne d'or*, livre VI. 27.

<sup>15</sup> <http://bibliophilelanguedocien.blogspot.com> (Article consacré à *L'Âne d'or*).

<sup>16</sup> Cf. H. Cabrillac, « Notes sur l'originalité », *L'Âne d'or*, avril 1924, p. 479.

<sup>17</sup> A. Harlaire, « Les deux littératures », *L'Âne d'or*, octobre 1922, p. 135.

<sup>18</sup> G. Gudin de Vallerin, *Joseph Delteil, "la vraie vie"*, Domens, 2022, p. 86.

vérité révélée. Si l'on veut notre adhésion, c'est plutôt par des œuvres que par des proclamations qu'on l'obtiendra »<sup>19</sup>.

Si certaines revues constituent le prolongement direct d'un mouvement littéraire, *L'Âne d'or* se caractérise plutôt par son pluralisme critique.

Entre autres exemples de cette indépendance d'esprit littéraire et politique, lorsque le polémiste d'Action française Léon Daudet publie en 1922, *Le stupide XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>20</sup>, fustigeant en particulier les courants littéraires qui ont marqué cette période, la Revue adopte une position nuancée : « Nous ne pouvons le suivre dans la série de tous ses portraits ou plutôt de ses caricatures »<sup>21</sup>.

Cette indépendance de la Revue est d'autant plus notable qu'elle se développe dans un Montpellier des années 1920 qui n'a pas encore connu l'essor démographique fulgurant de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, entraînant brassage de populations et ouverture à l'international. Le Montpellier des années 1920 reste bourgeois, conservateur et provincial.

Un des fondateurs de la revue, à l'occasion de l'invitation adressée à Jules Romains, militant pacifiste ayant échappé aux combats de première ligne durant la Grande Guerre, évoque plaisamment en ce sens : « cette ville intelligente, mais fermée comme un crâne de docteur ès-lettres, éclairée mais éloignée des foyers de rayonnement, Patagonie de l'art »<sup>22</sup>.

Preuve s'il en était besoin, de son ouverture, la Revue s'intéresse à la littérature mondiale. La circulation des textes au-delà des frontières linguistiques ou culturelles constitue à cette époque une des fonctions essentielles des revues littéraires et *L'Âne d'or* l'accomplit pleinement.

Par exemple, le numéro de février 1924 est entièrement consacré à « une « renaissance littéraire espagnole », entre génération de 1898 et génération de 1927, brossée dans un talentueux éditorial par Marcel Carayon, qui deviendra essayiste et romancier, traducteur de nombreuses œuvres en langue espagnole, spécialiste incontesté du monde hispanique jusqu'à son décès en 1960.

Quelques extraits, traduits par le même Marcel Carayon ou par Valéry Larbaud, nous montrent la pertinence particulièrement aiguisée du sens littéraire des rédacteurs de la revue. On y croise en effet Miguel de Unanuno, Azorín, Antonio Machado, José Ortega y Gasset ou Ramón Gómez de la Serna, figures incontournables de la littérature espagnole du XX<sup>e</sup> siècle.

La littérature de langue anglaise tient une place importante dans *L'Âne d'or*, grâce à l'influence de Jean Catel, professeur d'anglais à l'Université de Montpellier, auteur de plusieurs biographies de poètes anglais ou américains. C'est lui par exemple qui présente les œuvres de Keates<sup>23</sup> ou de Carl Sandburg<sup>24</sup>. Le dernier numéro de la revue, celui de février-mars 1926, préparé sous sa houlette, est consacré au poète américain Walt Whitman, avec plusieurs contributions et plusieurs inédits, en particulier un autoportrait. Les œuvres de Joseph Conrad ou de Jack London sont fréquemment commentées et appréciées dans les colonnes de la Revue.

<sup>19</sup> H. Cabrillac, « Contre le fanatisme », *L'Âne d'or*, février 1925, p. 36.

<sup>20</sup> *Le stupide XIX<sup>e</sup> siècle, des insanités meurtrières qui se sont abattues sur la France (1789-1919)*, Paris, 1922.

<sup>21</sup> H. Cabrillac, « Quelques considérations sur le procès du XIX<sup>e</sup> siècle », *L'Âne d'or*, juillet 1923, p. 39.

<sup>22</sup> E. Causse, « Jules Romain à Montpellier », *L'Âne d'or*, avril 1923, p. 95.

<sup>23</sup> Cf. par ex., le poème « Ode sur une urne grecque », avril 1924, p. 489.

<sup>24</sup> « Un dimanche avec Carl Sandburg », mai 1924, p. 532.

La littérature allemande n'est pas oubliée, même si elle est moins présente, sans doute hasard des goûts des rédacteurs plutôt qu'ostracisme nationaliste de l'époque. Ainsi, Fred-Antoine Angermayer présente par exemple une étude sur *L'art dramatique en Allemagne depuis la guerre* dès les premiers numéros<sup>25</sup>.

De nombreuses œuvres de la littérature italienne, russe ou hongroise, entre autres, font également l'objet de critiques dans la revue.

S'agissant de la littérature française, tous les auteurs qui ont marqué la première moitié du siècle ont vu au moins une de leurs œuvres faire l'objet d'une chronique critique, d'environ deux ou trois pages, dans un des numéros de la revue, qui a parfois suscité des courriers de remerciements de la part des auteurs.

On peut citer pêle-mêle Aragon, Marcel Arland<sup>26</sup>, Maurice Barrès, Pierre Benoit, Henry Bordeaux, Francis Carco<sup>27</sup>, Paul Claudel, Jean Cocteau, Pierre Drieu la Rochelle, Paul Éluard, Anatole France, André Gide, Jean Giraudoux, Jacques de Lacretelle, Valéry Larbaud, Pierre Mac Orlan, Roger Martin du Gard, François Mauriac, Henry de Montherlant, Paul Morand, Marcel Proust, Jules Supervielle, Philippe Soupault, Paul Valéry, et bien d'autres encore que la postérité a en partie oubliés.

On peut observer que si la présence du régionalisme est prégnante, la littérature occitane constitue la grande absente de la revue, reflet sans doute de son effacement entre l'éclosion du Félibrige au début du XX<sup>e</sup> siècle et sa renaissance dans les années 1960.

On relèvera également que des figures de la littérature locales demeurent en marge de la revue. Ainsi, Jeanne Galzy, qui a publié son premier roman en 1911 et reçoit le prix Fémina en 1923 pour *Les allongés*<sup>28</sup>, n'a, semble-t-il pas, été sollicitée.

Il en est de même pour Joseph Delteil, pourtant de la même génération que les fondateurs de *L'Âne d'or*, qui publie *Le fleuve amour* en 1922, et écrit dans de nombreuses revues littéraires à cette époque<sup>29</sup>. Cette absence s'explique peut-être parce qu'il part pour Paris en 1920, son installation à la Tuilerie de Massane ne datant que des années 1930<sup>30</sup>. Les liens de Delteil avec les occitanistes, et en particulier Maurice Chauvet, ne se développent qu'à partir de 1926<sup>31</sup>, lorsque *L'Âne d'or* a déjà disparu.

La revue s'ouvre également à diverses créations artistiques. Ainsi, Georges Duthuit, gendre de Matisse et historien d'art, consacrera un article au surréalisme dans le numéro de mai 1922. Un compositeur occitan, Étienne Rey-Andreu, présente des

<sup>25</sup> Juin 1922, p. 31.

<sup>26</sup> Lettre de Marcel Arland à *L'Âne d'or*, non datée : « J'ai été fort touché de l'article que vous me consacrez dans *L'Âne d'or*, que je connais depuis un certain temps, ce qui permet d'apprécier pleinement votre sympathie » (archives familiales personnelles).

<sup>27</sup> Lettre de Francis Carco à *L'Âne d'or*, en date du 18 octobre 1922 : « Votre bel article sur *L'homme traqué* m'a fait le plus vif plaisir et je vous remercie bien vivement de la sympathie précieuse que vous me témoignez. C'est là la seule véritable récompense que peut donner un livre » (archives familiales personnelles).

<sup>28</sup> Cf. M. Verdelhan-Bourgade, *Jeanne Galzy, une femme de lettres hors du commun*, L'Harmattan, 2019.

<sup>29</sup> Cf. G. Gudín de Valerin, *op. cit.*, spéc. p. 21, p. 38 et s., p. 220 : « De 1923 à 1933, il publie au moins 300 articles ».

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 32 et s., p. 230 et s.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 186.

*Considérations sur la musique moderne* dans un numéro de juillet 1922. L'année suivante, Pierre Barrière analysera *L'évolution de l'opérette française* dans le numéro du mois de mai. L'écrivain Pierre Grasset publie une contribution, « Un renouveau de la gravure sur bois », dans un numéro d'avril 1924.

Surtout, modernité notable, la revue consacre plusieurs articles au cinéma<sup>32</sup>, dont l'importance est reconnue par Maurice Chauvet dans ses colonnes dès mars 1925 : « Du point de vue strictement philosophique, le cinéma est comme moyen d'expression une invention aussi capitale que celle de l'alphabet phonétique par les Phéniciens »<sup>33</sup>.

On retrouve dans *L'Âne d'or* l'empreinte, voire les signatures, d'auteurs qui ont marqué la littérature française de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, souvent liés à la région, jouant le rôle de découverte d'écrivains qui est traditionnellement assignée aux revues littéraires, comme l'observe d'une manière générale Maurice Nadeau : « Combien d'écrivains parmi les plus novateurs doivent d'avoir été « découverts grâce aux revues – et le plus souvent aux petites revues – qui prirent le risque de les publier »<sup>34</sup>.

Les fondateurs de la revue ne cachent pas leur admiration pour Paul Valéry dont les œuvres ont plusieurs fois été commentées dans la revue. Comme l'observe Henry Cabrillac dans l'éditorial du numéro de janvier 1924, les lecteurs « savent en effet quelle est notre admiration pour le poète de *Charmes*, pour l'écrivain et le philosophe de *l'Introduction à la Méthode* de Léonard de Vinci... son art parfait a bien souvent été analysé à cette même place »<sup>35</sup>.

Un éloge sous forme de quatrain lui est adressé dans le numéro de mars 1924 par Henri Gautier du Bayle, professeur agrégé de lettres au lycée de Montpellier, membre de notre compagnie, premier critique de cinéma de la ville dans *La vie montpelliéraine*, avant son départ pour la capitale où il connaîtra une carrière de poète et de critique cinématographique.

Cet éloge est suivi d'un portrait de profil de Paul Valéry, esquissé par Pierre Waton, beau-frère de Robert Castagné et dessinateur prolifique. Pourtant, curieusement, *L'Âne d'or* n'a pas eu l'occasion de publier un texte du maître sétois. Mais celui-ci, séduit paraît-il par *Le jardin des sirènes*, un pastiche du *Cimetière marin* écrit par Paul Arnaud<sup>36</sup>, est intervenu dans le cadre des conférences organisées par la revue pour parler de « Baudelaire et sa postérité », le 24 janvier 1924.

Un autre écrivain qui semble inspirer les rédacteurs de la revue est Jean Cocteau, à travers plusieurs chroniques laudatives que lui consacre Jean Catel.

Jean Cocteau promet à plusieurs reprises une contribution, comme en atteste une lettre écrite à André Harlaire en date du 3 mars 1924 : « Un deuil amical m'a entraîné dans une mort vivante, pire que la mort... *L'Âne d'or* est chez lui chez moi »<sup>37</sup>, mais,

<sup>32</sup> Cf. par ex., P. Romain, « De la construction de certains films », *L'Âne d'or*, juin 1925.

<sup>33</sup> M. Chauvet, « Le cinéma », *L'Âne d'or*, mars 1925, p. 76.

<sup>34</sup> M. Nadeau, cité par O. Corpet, « V<sup>o</sup> Revues littéraires », in *Encyclopédie universalis*, 2016.

<sup>35</sup> M. Paul Valéry, p. 367.

<sup>36</sup> Si l'on en croit Henry Cabrillac dans son éditorial cité : « M. Paul Valéry a souri avec indulgence à l'irrévérence de certain pastiche qu'il a lu, non sans émotion, l'évocation de ses années de jeunesse et d'études à Montpellier ». *Le jardin des sirènes* a été publié dans le numéro d'août 1922, p. 83.

<sup>37</sup> Lettre reprise dans une lettre d'André Harlaire à Henry Cabrillac en date du 5 mai 1924 (archives familiales personnelles).



accaparé par une vie mondaine effrénée et des créations artistiques nées dans la douleur durant ces années 1920, il ne fournira aucun texte à la revue.

On peut ajouter que l'écrivain nîmois André Fraigneau, très lié à Cocteau, à qui il consacrera plusieurs ouvrages et en particulier une biographie, publiée dans le numéro d'avril 1925, une nouvelle inédite, *Spectacles*, qui marque le début d'une fertile collaboration avec la Revue et d'une carrière d'écrivain prolifique. Même s'il ne peut résister au tropisme parisien, constituant un modèle pour les Hussards au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Midi imprègne son œuvre, comme en témoigne son roman *L'irrésistible* paru en 1935.

André Gide, sollicité, n'a pu venir à Montpellier pour une conférence. Dans une lettre adressée à *L'Âne d'or* par Jacques Rivière, directeur de la NRF qui avait servi d'intermédiaire, celui-ci écrit le 29 décembre 1924 : « J'ai pu voir André Gide ces derniers jours et lui ai transmis votre requête, mais, à son plus grand regret, il ne croit pas pouvoir cette année non plus se rendre à Montpellier car il n'est pas dans ses projets de faire des conférences. Il vous prie d'exprimer à tous les membres de votre groupe ses remerciements pour la sympathie que vous lui marquez et qui le touche vivement »<sup>38</sup>.

Mais la Revue prend directement parti dans les controverses suscitées par les œuvres d'André Gide. Lorsqu'Henri Massis publie *Jugements*, reprochant notamment aux *Nouritures terrestres* leur immoralisme, un des fondateurs de *L'Âne d'or* lui répond, défendant André Gide en dénonçant le « dogmatisme violent » et les « clameurs véhémentes » du critique, occasion d'une belle définition du métier : « Que demandons-nous, en effet, à un critique ? D'abord, certes, de juger ; mais aussi, à travers ses jugements, de nous révéler une personnalité et un tempérament d'écrivain et d'analyste. Un véritable critique doit être un créateur, au même titre qu'un poète ou un romancier »<sup>39</sup>.

Max Jacob publiera une contribution dans le numéro de l'automne 1925, *Conte pour enfants*, non sans avoir fait attendre la Revue<sup>40</sup>.

Le poète surréaliste a commencé sa carrière littéraire par la publication de deux contes pour enfants, en 1904, *Histoire du roi Kaboul I<sup>er</sup> et du Marmiton Gauwain et Le géant du Soleil*. Converti au catholicisme en 1915, la foi jouera un rôle fondamental dans la vie de Max Jacob jusqu'à sa tragique fin le 5 mars 1944 à Drancy. Max Jacob considérait que l'esprit d'enfance est celui qui permet le mieux d'accueillir la parole de la foi comme l'esprit poétique.

Ainsi s'explique ce conte pour enfants confié à *L'Âne d'or*, dans lequel Gabriello, un jeune Napolitain, finit, après des rencontres merveilleuses, par voir le Christ et atteindre la béatitude : « Il passait ses journées à prier Dieu, à remercier Dieu et ne s'occupait de rien sinon d'être sans péché. Heureux homme », conclut le poète<sup>41</sup>. La publication de ce conte dans *L'Âne d'or* est d'autant plus importante et émouvante qu'il n'a, à notre connaissance, jamais été republié par la suite, que ce soit du vivant du poète ou après sa mort.

Valéry Larbaud a effectué de fréquents séjours dans notre région, en particulier en 1897, 1908, 1909, 1912, 1914, 1926, et nombre de ses œuvres en portent la trace.

<sup>38</sup> Lettre de Jacques Rivière à Henry Cabrillac (archives familiales personnelles).

<sup>39</sup> H. Cabrillac, « M. Massis ou le critique passionné », numéro de mars 1924, p. 461.

<sup>40</sup> Dans une lettre du 2 juillet 1925, Max Jacob écrit à Henry Cabrillac : « Je vous fais mes excuses. Je trouve les épreuves après un voyage de deux mois et vous les renvoie, désolé de vous avoir fait attendre, je sais quels embarras j'ai pu vous causer » (archives familiales personnelles).

<sup>41</sup> *L'Âne d'or*, automne 1925, p. 147.

Dans *Enfantines* par exemple, il évoque le jardin devant la gare, aujourd'hui square Planchon : « Voici un très beau jardin... Il n'est pas très grand ce jardin ; mais il est beau comme ceux de l'Asie mineure... Au sortir des rues brûlantes, on entre là, on s'assied sur un banc, à l'abri du mistral ; le bleu du ciel paraît moins dur vu entre les feuillages noirs des cèdres ; on écoute le bruit de l'eau »<sup>42</sup>.

*Amants, heureux amants* lui fournit le prétexte de poétiques descriptions de Montpellier : « Entre les panaches des pins maritimes, la ville toute raide et archaïque regarde la garrigue tachetée de touffes de buis et de romarin, et plus bas les oliviers et les cyprès, et plus loin Lattes, et les lagunes, et Maguelone, et le long, mince reflet de fer-blanc au bord du ciel »<sup>43</sup>.

Les publications de Valéry Larbaud font l'objet de plusieurs critiques dans *L'Âne d'or*, au sein de la « revue des livres », au ton souvent élogieux<sup>44</sup>. Valéry Larbaud contribue à la Revue pour des traductions d'œuvres espagnoles, en particulier comme nous l'avons vu pour le numéro spécial consacré à la renaissance de la littérature espagnole contemporaine, paru en février 1924 (Figure n° 1).

Surtout, *L'Âne d'or* publie en janvier 1925 un texte inédit de Valéry Larbaud, *Septimanie*, avant qu'il soit repris dans *Jaune, bleu et blanc*<sup>45</sup>. Comme il est précisé en exergue, le texte est dédié au peintre montpelliérain Louis-Charles Eymar, figure originale et talentueuse de la vie culturelle du Clapas de l'entre-deux guerres<sup>46</sup>, « en témoignage d'une vieille amitié »<sup>47</sup>, précise Valéry Larbaud.

La confiance d'un auteur confirmé, publiant au même moment *Ce vice impuni, la lecture*<sup>48</sup> dont le titre allait demeurer à la postérité, qui offre à la revue un inédit, consacre définitivement *L'Âne d'or* comme une revue littéraire de premier plan.

Le titre *Septimanie*, emprunté à l'ancien nom de la Gaule Narbonnaise et à sept de ses villes, que notre ancien président de région Georges Frêche voulait donner comme appellation au Languedoc-Roussillon, englobe plusieurs fragments de journaux tenus par Valéry Larbaud à diverses époques, en particulier lors de son séjour de février 1914<sup>49</sup>, fragments semble-t-il détruits par la suite.

Cette publication d'un auteur confirmé est saluée par les responsables de la Revue, qui décident de la diffusion d'un tirage à part de luxe, auquel Valéry Larbaud est très attentif. Dans un courrier adressé à l'un des fondateurs de la revue, en date du 19 février 1925, il lui écrit en effet : « Il faut que cette plaquette soit absolument parfaite, et qu'elle représente avantagement la typographie montpelliéraine. La moitié du tirage est déjà souscrite. Vous pouvez dire à l'imprimeur que cette plaquette, acquise par de riches bibliophiles, très connaisseurs, peut faire une profitable réclame à l'imprimerie d'où elle sera sortie »<sup>50</sup>.

<sup>42</sup> Valéry Larbaud, *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, 1957, p. 507.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 619.

<sup>44</sup> Cf. par ex., *Amants, heureux amants*, par A. Vialles, janv. 1924, p. 385.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 876 et s. La note p. 1284 relative à *Septimanie* confirme cette première publication par *L'Âne d'or*. Les archives familiales conservent les épreuves de *Septimanie* corrigées par Valéry Larbaud.

<sup>46</sup> Cf. le beau portrait de L.-C. Eymar présenté par F. Dezeuze dans *Écrit le dimanche*, Les presses du Languedoc, 1986, p. 237 et s.

<sup>47</sup> Valéry Larbaud, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 876.

<sup>48</sup> *Ce vice impuni, la lecture, Domaine anglais*, Gallimard, 1925.

<sup>49</sup> Cf. « Biographie, année 1914 », in Valéry Larbaud, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 45.

<sup>50</sup> Lettre à Henry Cabrillac datée du 19 février 1925 (archives familiales personnelles).



Septimanie »<sup>51</sup>. Montpellier, qualifiée d'« une des petites capitales secrètes de la France »<sup>52</sup> y est abordée affectueusement en plusieurs paragraphes, libre déambulation plutôt que rationnelle articulation, à travers le Jardin des plantes, le Musée Fabre, la Comédie, l'Esplanade, le Lez. L'auteur souligne plaisamment l'aura de la Faculté de médecine, qui contribue au rayonnement de Montpellier dans le monde : « Pas de station thermale anglaise sans une Montpellier Road ou Montpellier street, écrit ainsi avec un seul 'l'. Cela perpétue la renommée de Montpellier comme centre médical et ville d'hiver »<sup>53</sup>.

Valéry Larbaud y consacre également quelques lignes à Nîmes, Lunel, Béziers, Cette, Mèze, les deux Balaruc et Palavas-les flots.

La publication de *Septimanie* constituera sans doute le chant du cygne de *L'Âne d'or*. Frappée par la maladie et la mort prématurée de certains de ses fondateurs, Paul Arnaud et André Vialles, délaissée par d'autres au profit d'une carrière professionnelle naissante, la Revue cesse définitivement de paraître au début de l'année 1926.

Ainsi se termine cette promenade dans une galerie de portraits du Montpellier littéraire de l'entre-deux guerres, occasion de ressusciter des figures aujourd'hui quelque peu oubliées, demeurées dans le Clapas pour favoriser l'épanouissement de la vie culturelle locale ou qui, ayant succombé aux sirènes parisiennes, lui ont permis de rayonner depuis la capitale<sup>54</sup>.

On ne pouvait avoir meilleur guide pour cette déambulation que *L'Âne d'or*, « la seule revue littéraire de niveau national parue à Montpellier durant l'entre-deux-guerres »<sup>55</sup>.

Marcel Pagnol, dans un courrier adressé à l'un des fondateurs de la revue, écrivait en ce sens : « Je vous dirai d'ailleurs que depuis longtemps nous avons remarqué la haute tenue littéraire de cette revue, où, par extraordinaire, des gens qui écrivent en bon français, parlent de choses qu'ils connaissent »<sup>56</sup>.

---

<sup>51</sup> Valéry Larbaud, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 880.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 881.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 882.

<sup>54</sup> Beaucoup de ces portraits ont été nourris du *Dictionnaire de biographie héraultaise* (dir. P. Clerc), Lib/éd. Pierre Clerc, Les nouvelles presses du Languedoc, 2006.

<sup>55</sup> <http://bibliophilelanguedocien.blogspot.com> (Article consacré à *L'Âne d'or*).

<sup>56</sup> Lettre adressée à Henry Cabrillac, sur papier à en-tête de la revue *Fortunio*, non datée (archives familiales personnelles).